

L'éloquence de Sophie, la grandeur d'une cité

E. Bertil

Volume 28, Number 1 (163), February 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31000ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertil, E. (1986). L'éloquence de Sophie, la grandeur d'une cité. *Liberté*, 28(1), 59–63.

XIV

L'ÉLOQUENCE DE SOPHIE,
LA GRANDEUR D'UNE CITÉ

Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?

Cette appréhension se changea, dans l'âme de Sophie, en une véritable angoisse quand tout à coup elle prit conscience qu'elle devrait s'adresser à un auditoire d'inconnus.

Au même instant, le fleuve s'élargit pour former une vaste étendue d'eau que Julien crut naïvement être la mer, ce qui fournit à M^r Joubert l'occasion d'étonner l'adolescent :

— Ça, c'est le lac Saint-Pierre, mais en dessous c'est encore le Saint-Laurent.

Cette remarque plongea Julien dans une pensée où la philosophie le disputait à la géographie (le fleuve se cache dans l'eau...), cependant que l'immensité soudaine du paysage renvoyait Sophie à l'immensité de la tâche qui l'attendait. Certes, l'année précédente, elle avait obtenu la palme d'or au concours oratoire de son école grâce à un discours inspiré sur la condition humaine des francophones manitobains. Dans sa voix, c'était alors celle de sa grand-mère qui parlait, mais cette voix, hélas, s'était tue. De plus, son expérience des rotariens de Repentigny lui faisait craindre le pire. Qu'allait-elle dire aux édiles trifluviens, que voulaient-ils entendre? Elle s'en ouvrit à M^r Joubert qui la rassura tant bien que mal :

— T'as qu'à leur raconter ton histoire!

Ils furent accueillis par M^r Jean-Pierre Lampron, industriel local et président de la Société historique, qui les installa à la table d'honneur devant une assiette de céleris et un jus de tomate. Le repas se déroula sans que Sophie pût avaler quoi que ce fût. Lorsqu'on versa le café, M^r Lampron se leva pour présenter à ses

chers amis les chers orphelins venus du cher Manitoba.

Les mains moites, la gorge sèche, le front brûlant, Sophie restait clouée sur sa chaise. Puis, elle eut cette pensée qui lui donna le courage et les mots nécessaires pour défendre la cause des siens: «Si grand-mère est avec moi, qui pourra m'empêcher de parler?»

Quand elle s'avança vers la tribune, la franchise de son regard, la simplicité de sa coiffure, la modestie de sa mise lui avaient déjà gagné la sympathie de l'auditoire qui croyait reconnaître en elle l'aînée de *La petite maison dans la prairie*. Elle narra sobrement, sans aucun pathos inutile, l'histoire de sa courte vie qui reflétait celle de tout un peuple:

— Julien et moi sommes orphelins. Notre père, qui était né et avait grandi à Saint-Boniface...*

Les applaudissements ne fusèrent pas immédiatement, tant l'émotion étreignait les cœurs pourtant rudes de tous ces commerçants. Le secrétaire, chargé de remercier la conférencière, s'empara des derniers mots de celle-ci pour lancer un appel à la générosité légendaire des Trifluviens:

— Le cœur vibrant du Québec, mes enfants, vous l'avez touché, vous l'avez trouvé. Et puisque le slogan publicitaire de notre ville est «Trois-Rivières, j'en fais ma ville», sachez que nous serions heureux de vous compter parmi nos enfants.

Salve d'applaudissements. On en parlerait au maire et à M^{me} la mairesse qui s'occupait de l'hébergement des victimes du Vietnam du Sud. En attendant, la femme du secrétaire, qui s'appelait curieusement Michèle Morgan, serait ravie de leur faire visiter la ville.

Mais Julien, qui avait profité du relâchement temporaire — et combien excusable — de la surveillance de sa sœur pour s'empiffrer de gâteaux, éprouvait de graves ennuis avec son jeune estomac peu habitué à une telle abondance. On le conduisit donc immédiatement à un CLSC où un jeune médecin aux mains étonnamment blanches le confia à une infirmière toute maternelle qui le conduisit à la salle de bains. Après quelques minutes de repos dans une pièce qui sentait bon le lilas fraîchement coupé, Julien était à nouveau sur pied et s'excusait auprès de Sophie qui s'excusait de ne pas l'avoir surveillé.

M^{me} Morgan, qui les trouvait de plus en plus *cute* et qui avait lu tous les livres de son ami député, l'historien Vaugeois, se mit à leur entière disposition pour le lendemain. Ils dormirent donc chez M^r Lampron et, au matin, M^{me} Morgan vint les prendre dans sa

* Voir Chapitre II.



Qu'allait-elle dire aux édiles trifluviens ?

familiale. Elle leur fit voir d'abord «les témoins du passé», comme elle dit joliment: les Vieilles Forges, le musée Pierre Boucher, le musée d'archéologie préhistorique, la maison de Maurice LeNoblet Duplessis «qui fut, quoi qu'on en dise, plutôt nationaliste». Puis on visita le somptueux hôtel de ville, qui abrite plusieurs grandes œuvres d'art (une tapisserie de Carmel Gascon, des sculptures de Léa Arbour, un globe terrestre en macramé de M^{me} Docteur Louis Doucet, etc., etc.), et le complexe culturel où se produisent «les plus gros orchestres de chambre, les plus grosses vedettes de la chanson et les plus grosses troupes de théâtre amateur». Au sous-sol se trouvent aussi la plus grosse piscine de la région et deux allées de quilles plutôt culturelles. Enfin, il y avait les usines de pâtes et papier, «les plus grosses au monde», que M^{me} Morgan aurait bien aimé leur montrer mais elle ne savait pas si elles étaient ouvertes ce jour-là.

Julien demanda candidement si Trois-Rivières était la plus grosse ville de la région et M^{me} Morgan lui répondit, avec beaucoup d'humour, que s'il y en avait une plus grosse, mon chou, elle ne l'avait pas encore vue. Sophie, quant à elle, aurait bien aimé voir le sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, mais il y avait, selon M^{me} Morgan, trop de trafic sur le pont, et de plus, elle était presque sûre que le sanctuaire était fermé pour cause de rénovation en vue de la visite papale.

Il était convenu que la bonne dame ramènerait les visiteurs à la maison de M^{me} la mairesse, qui alors les prendrait en charge. Hélas, les règlements de l'association trifluvienne des réfugiés vietnamiens étaient formels: on ne pouvait accueillir que des Vietnamiens du Sud. Voyant cela, M^r Lampron décida d'héberger de nouveau les orphelins et de les mettre le lendemain à bord de l'autobus pour La Tuque. Là, la pensée de son ami, le philosophe Ratablavsky, avait fait école et créé une ouverture d'esprit telle qu'il se trouverait sûrement quelqu'un pour accueillir les deux jeunes voyageurs. Ceux-ci n'auraient qu'à mentionner le nom du philosophe à leur arrivée et le tour serait joué.

Sophie trouva que c'était une excellente idée. Elle avait beaucoup aimé Trois-Rivières, mais elle voulait encore voir du pays, ce merveilleux pays que chantaient sur le tourne-disque du salon les douces voix de Vigneault et de Pauline Julien, «la plus grosse chanteuse de Trois-Rivières».

Pendant la soirée, elle demanda à ses hôtes de leur raconter la belle légende des Trois-Rivières dont elle avait vaguement entendu parler. Ils lui expliquèrent que ce n'était pas vraiment une légende

mais plutôt le confluent de la rivière Saint-Maurice qui forme trois chenaux à la hauteur de Trois-Rivières. Avant de se retirer au sous-sol, Sophie, dont la curiosité intellectuelle était insatiable, demanda encore à ses hôtes ce que signifiait la devise latine qu'elle avait vue inscrite sur les armoiries de la ville. M^r Lampron téléphona à son ami député, l'historien Vaugeois, dont la femme, heureusement, était à la maison.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il à Sophie en rattachant. *Deus nobiscum quis contra*, ça signifie: «Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?»